

Marcher quand je veux

L'art et la culture sont essentiels à mes yeux car promesses de rencontre, de collectif, de bien commun, d'un possible ignoré qui fait battre la chamade, comme lorsqu'enfant je récitais Éluard : « par le pouvoir d'un mot, je recommence ma vie » !

À cet égard, en ces temps douloureux pour les « cultureux », je me répète ces mots de Karen Blixen entendus dernièrement : « Tous les chagrins sont supportables si on en fait une histoire ».

Comme le clament nos collègues suisses, poing levé : « No culture No future ». Aussi dans la situation actuelle, ce qui me manque, c'est :

Marcher librement, quand je le veux, dans les rues ou sur les chemins, car c'est ainsi seulement que je peux imaginer des projets, les mettre en mots au rythme de mes pas.

Boire un café, une bière avec des artistes et autres acolytes de la culture, parler d'art et de quotidien mêlés, rire, regarder et toucher ensemble un dossier ou un écran dans l'insouciance d'une proximité physique qui ne serait pas menaçante. Partager le même air, le désarroi, les petits et grands espoirs, se serrer les mains comme les coudes, quoi ! Car ce sont le plus souvent ces instants de convivialité qui fondent la réussite d'une collaboration.

M'installer en terrasse pour écouter d'autres voix, d'autres opinions que celles de mon entourage, être bousculée dans les certitudes que chacun est si prompt à rétablir dans ces temps pourtant marqués au fer de l'inconstance.

D'ailleurs, l'expectative, qui est en quelque sorte notre nouveau commun, est ce que je goûte paradoxalement le plus, dans une situation me privant de presque tout ce que j'aimais. Car même hors crise sanitaire, l'acceptation, voire le plaisir de l'attente, sont inhérents à nos professions, à la pratique curatoriale et critique qui est la mienne en tout cas.

Me tenir dans les salles d'expo, de concerts et de cinéma, où les émotions, toutes intimes qu'elles soient, ont un retentissement bien plus vif au milieu d'autres individus : faire corps pour mieux regarder et entendre, combien cela me manque !

Comme aussi le droit que je ne m'octroie pas de m'insurger contre l'autorisation d'ouverture des galeries en tant que lieux commerciaux, quand centres d'art et musées restent portes closes : entendons-nous, je fréquente les galeries avec bonheur, mais suis convaincue qu'étant tous dans le même bateau qui tangue violemment, ce clivage nous abîme.

Même les gêneurs barrant la circulation dans certaines expositions, rivés à leur bouton d'appareil photo, finissent sans doute par me manquer ! Comme leurs comparses, les grincheux venus déverser leur bile contre la création contemporaine, ou même le snobisme de certains vernissages !

Deux autres manques surgissent sournoisement ces derniers mois : d'une part celui d'espaces dans lesquels projeter concrètement une idée d'exposition et d'autre part celui du public, qui in fine valide la réalité tangible des pratiques de tout professionnel de la culture. Car si j'ai d'abord voulu travailler à des projets adaptables à divers lieux, à force de me languir, cet allant s'épuise. Bien sûr, l'art et l'écriture sur l'art, la programmation ou la production existent en amont de la diffusion des œuvres, mais un sentiment de vacuité s'instille en moi, faisant tinter chaque jour plus fortement le bruit de l'absurdité de mes tentatives. Le sens vient à se perdre, mais le désir, pas encore !

*Pour preuve, mon dernier coup de cœur artistique, en date du 16 décembre 2020, dans l'atelier de Floriane Pilon au sein des espaces POUISH à Clichy : ce jour-là, toute à la joie d'un peu de liberté de travail retrouvée, j'ai découvert la nouvelle série de cette artiste que je suis depuis sa 4^e année à Paris-Cergy, intitulée *Phôs* [Lumière], cyanotypes sur bois de dimensions variables. Un travail sur la photosensibilité de la matière, tout aussi méticuleux que mystérieux, qui m'a laissée éblouie et les yeux pétillants.*

*Aurélié Barnier, commissaire d'exposition indépendante, critique d'art et historienne de l'art
Invitée par l'École et Espace d'Art Contemporain Camille Lambert, Juvisy-sur-Orge, dans le cadre du projet « Donner la parole, ne rien concéder », TRAM Réseau art contemporain Paris / Île-de-France*